

29^{ème} dimanche du Temps Ordinaire – Année A
Is 45,1.4-6a
1Th 1,1-5b
Mt 22,15-21
18 octobre 2026

N'ayez pas peur. Jamais !

Frères et sœurs,

Un peu violemment peut-être, dans mon petit mot d'introduction, je vous ai proposé de nous mettre à la place des pharisiens qui se font vertement interpeler par Jésus. Comme d'habitude, il n'y va pas de main morte. Sa parole est tranchante, incisive.

Il serait cependant regrettable de réduire l'évangile de ce jour à un seul terme, de le considérer sous un unique angle de vue. Peut-être sommes-nous invités, en tant que chrétiens, à prendre la place de Jésus dans ce texte. Le disciple n'étant pas plus grand que son maître, c'est son exemple qu'il faut suivre. D'ailleurs, dans la cathophobie ambiante, il n'est pas trop difficile de s'identifier à lui, sans sombrer dans la paranoïa, bien évidemment.

Reprenons le texte de saint Matthieu. Un triple piège est tendu à Jésus. Il va habilement éviter les trois écueils. Observons-le pour pouvoir faire de même !

Le premier piège est celui de la flatterie. Dans le cas qui nous occupe – « *Maître, tu es toujours vrai et tu enseignes le vrai chemin de Dieu ; tu ne te laisses influencer par personne, car tu ne fais pas de différence entre les gens* » – la flagornerie est d'autant plus subtile qu'elle est vraie. Que celui qui n'a jamais ronronné d'aise en entendant un compliment bien formulé me lance le premier *Magnificat* ou *Prions en Église*...

Ne soyons pas trop naïfs, frères et sœurs. Nous savons bien que *tout flatteur vit au dépend de celui qui l'écoute*, que certains sourires bien appuyés rappellent la grimace d'une gargouille de nos cathédrales. La flatterie est un piège, aussi bien pour le flatteur qui prend l'autre pour un imbécile... que pour le flatté qui, finalement, aime être pris pour un imbécile, plus ou moins consciemment. Ce n'est pas un hasard, d'ailleurs, si les pharisiens utilisent deux fois un petit mot – *vrai* – car c'est là qu'est le Christ, lui qui nous rappelle qu'il est *la Vérité*. Il n'y en a pas d'autre, qu'on se le dise !

Hier dans la rue – oui, je suis sorti plusieurs fois. Que ne ferait-on pas pour un peu de bon foie gras ? – on ne m'a jamais autant appelé Jésus. *Wallah, c'est Jésus !* Il n'y a que 2 vieilles – c'est-à-dire qu'elles avaient plus ou moins mon âge, à 5 ans près – qui m'ont traité d'intégriste. J'ai essayé de les remettre en place avec légèreté. Parce que la flatterie, finalement, j'aime bien. Encore faut-il qu'elle soit élégante.

Deuxième piège : Jésus va-t-il contester l'impôt, en d'autres mots, être un rebelle, un révolutionnaire ? On pourra alors le cataloguer dans le parti des Zélotes, prompts à se

soulever contre l'occupant romain. On pourra aussi le récupérer au cours des siècles en le mettant sur les barricades ou les piquets de grèves comme j'ai pu l'entendre dans certains sermons de mon enfance. Eh bien non, Jésus n'est pas le révolutionnaire que l'on croit... et nous pourrions presque regretter qu'il ne vienne faire sauter un système à bout de souffle. Si Jésus vient dans le monde, dans notre chair, ce n'est pas pour faire la révolution... ou plutôt si, c'est pour faire une révolution en profondeur, transfigurer le monde par l'intérieur, par sa grâce qui peut tout. Le révolutionnaire détruit et fait table rase. Le Christ, au contraire, restaure de l'intérieur.

Alors faisons taire nos velléités de révolution : d'une part, notre système, à bout de souffle, n'aura pas besoin de nous pour exploser. Et, d'autre part, nous avons notre rôle à jouer dans notre monde : ne pas être des *esprits* de contradiction, mais des *signes* de contradiction. Et la lumière du chrétien – du vrai chrétien, bien sûr – brillera d'autant plus clair que les ténèbres seront obscures.

Hier dans la rue, c'était surréaliste. Nous n'y pouvons rien : notre habit est blanc. Quel contraste avec la noirceur ambiante ! Ces jeunes cagoulés de noir aux bras chargés du fruit de leur pillage. La *Belle Endormie* qu'est Bordeaux se réveille sonnée et meurtrie. Ça n'a aucune raison de s'arrêter. Peut-être vous souvenez-vous, il y a quelques années, de cette photo d'une Sœur dominicaine tout de blanc vêtue qui avançait au milieu des décombres après un attentat en Irak. Nous allons y venir, vous verrez. Que faire, alors ? Il va falloir prier. Notre-Dame à Pontmain est formelle. Tout s'effondre ? Vous avez l'impression que le bon Dieu ne vous écoute pas ? Priez ! Dieu vous exaucera en peu de temps. J'en ai la conviction profonde.

Troisième piège : Jésus va-t-il abonder dans le même sens que ceux qui paient l'impôt ? En d'autres termes, va-t-il collaborer avec l'occupant ? Ou bien – peut-être est-ce pire – est-il un homme de compromis, qui ménage la chèvre et le chou, en un mot, qui ne s'engage pas, pour avoir la paix ? Ce n'est évidemment pas ce que dit et fait Jésus. Son commentaire sur la pièce d'argent qui porte l'effigie de César reconnaît la puissance qui gouverne sa contrée. Mais il s'empresse de faire référence à Dieu. Il engage à rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Et dans cette sentence finale bien connue, Dieu et César ne sont évidemment pas sur le même plan. Ce dernier devra rendre des comptes au premier, un jour ou l'autre.

Le Christ demande de rendre à Dieu ce qui est à Dieu : tous les talents reçus, tous les fruits produits, la gérance des dons de sa grâce. La pièce d'argent qui est présentée à Jésus porte une effigie, celle de César. Et nous, de qui est l'effigie que nous portons ? De qui sommes-nous l'icône, l'image et la ressemblance ? De Dieu, assurément ! Nous n'avons pas à rougir d'être chrétiens. Sortons de l'hypocrisie que Jésus fustige tant car il n'est pas dupe ni des bonnes paroles inefficaces, ni des doubles jeux où l'on se ment autant qu'aux autres et encore moins du politiquement correct criminel dans lequel s'enferment tant de nos contemporains.

Hier, dans la rue, j'ai pensé à une femme hélas peu connue. Une figure exceptionnelle : la bienheureuse Anne-Marie Javouhey. Elle est la fondatrice des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Une femme prophétique qui devait avoir un sacré caractère. Le roi Louis-Philippe ne disait-il pas d'elle, *Madame Javouhey, quel grand homme* ? Elle s'illustre à Paris au moment de la révolution de 1848. Elle doit se déplacer et la ville est à feu et à sang. Devant une barricade, le commandant la reconnaît et s'écrie : *Bas les armes, laissez passer. C'est la générale Javouhey* ! Elle risque tout par amour du bon Dieu.

Rendre à César ce qui est à César ? Certes.

Mais n'oublions jamais que si nous sommes *dans* le monde nous ne sommes pas *du* monde.

Rendre à Dieu ce qui est à Dieu ? Il nous a fait et nous sommes à lui !

À lui, et à personne d'autre. Pour toujours.

N'ayez pas peur ! Jamais !

Vous m'avez bien entendu ?

Jamais !

Amen.